

Jean 2

Introduction

Lire tout le chapitre 2

Dans le parcours biblique de cette année, nous avons deux projets. Tout d'abord lire l'Évangile de Jean, nous y enfoncer, nous en imprégner, y sentir des continuités, des cohérences, au-delà d'une succession d'épisodes qui est l'impression trop souvent laissée par les prédications dominicales ; et ensuite – c'est une commande d'un participant de la première rencontre, qui depuis n'est pas revenu – lier cette lecture de l'Évangile à des lectures dans l'Ancien Testament. Avec le chapitre 2, nous allons d'abord suivre le premier projet pour, presque par surprise, nous retrouver au cœur du second.

« Vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'Homme ». Cette promesse/programme de Jésus à ses premiers disciples, à la toute fin du chapitre 1, résonnait comme une ouverture vers la suite de l'Évangile. Dès le chapitre 2, nous sommes donc invités à entendre comment, dans les actes étonnants que Jésus accomplit, quelque chose se manifeste en Jésus d'une communication radicalement nouvelle des choses du ciel :

- Dans le récit de l'eau changée en vin à l'occasion d'un mariage, entendre plus qu'un prodige étonnant, et voir plus qu'un mariage campagnard en Palestine.
- Dans le récit des vendeurs chassés du temple, entendre plus qu'une colère prophétique, et même plus qu'une annonce de la mort et de la résurrection de Jésus.

C'est pourquoi nous lirons ensemble tout le chapitre. En particulier, nous ne séparerons donc pas deux épisodes qui pourtant apparemment n'ont rien à voir : l'un à Cana dans une maison et ses abords, l'autre à Jérusalem dans le temple. Mais précisément, Jean a tenu à placer ici le récit des marchands chassés du temple, alors que les autres Évangiles le placent plus logiquement un peu avant la Passion : la colère provocatrice de Jésus au cœur du symbole principal du judaïsme hâtant les manœuvres des religieux pour l'éliminer. Il faut donc prendre au sérieux l'intention de Jean, même et surtout si nous ne la comprenons pas à première lecture.

Des éléments qui font unité

Sur le plan formel, les deux épisodes (à Cana et au Temple) et la conclusion du chapitre sont reliés par plusieurs éléments :

- L'épisode de Cana est un « commencement des signes » (v.11), après le commencement de toutes choses en Jn1,1. Et l'interpellation des adversaires de Jésus porte également sur la question du signe (v. 18). Enfin d'autres signes (non décrits) poussent les gens de Jérusalem à croire (v. 23), mais cela ne semble pas convaincre Jésus. Qu'est-ce qu'un signe, pour les uns et pour les autres ? Pour Jean ?
- L'effet du premier signe est de susciter la foi des disciples (v. 11) ; mais ensuite la demande de signe par les adversaires ne semble pas susciter leur foi. Ce sont alors encore les disciples dont la foi « dans l'Écriture et dans la parole de Jésus » se renouvelle (v. 22). D'autres enfin croient, mais c'est Jésus qui ne croit pas en eux, parce qu'il les connaît (v. 23). Qu'est-ce que croire vraiment, alors ?

On a donc là un déploiement des questions du signe et du croire et de leur rapport réciproque, qui rappelle la conclusion de Jean 20 – comme un fruit de tout l'Évangile : « Jésus a opéré sous les yeux de ses disciples bien d'autres signes, qui ne sont pas rapportés dans ce livre. Ceux-ci l'ont été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, en croyant, vous ayez la vie en son nom. »

La question de la foi

Notons d'emblée quelque chose de troublant. Tout se passe comme si les disciples, très rapidement, avaient cru en Jésus comme le Messie (chap. 1), ce qui ne signifie pas qu'ils ont tout compris puisque leur foi se renouvelle et s'approfondit devant les signes de Jésus. Il y a en tout cas en eux une disposition qui fait que les actes et les paroles de Jésus font signe et augmentent la foi. Croire, c'est commencer de croire.

A l'opposé, les adversaires de Jésus, que l'on avait vus brièvement dans une attitude d'enquête policière (Jn 1,19-22), continuent leur interrogatoire, leurs conditions : demander un signe qui corresponde à leurs critères, c'est-à-dire aux annonces messianiques des prophètes, quoi de plus légitime ? Mais ils n'ont pas reconnu que l'acte de Jésus dans le temple était par lui-même déjà un signe.

Ce qui est troublant, c'est que d'emblée certains soient ouverts aux signes, et d'autres fermés. Certains reçoivent, et d'autres pas (Jn 1,10-12), et ce que Jésus fait révèle les dispositions de chacun. Jésus n'apparaît pas comme un pédagogue qui essaye de convaincre tout le monde, qui se fait « tout à tous » comme en témoigne de son côté l'apôtre Paul. Jésus au contraire bouscule, renverse, provoque une crise qui révèle les uns et les autres. Il y a là quelque chose qui s'apparente à un jugement, comme si l'on était déjà dans une fin des temps : « je suis venu dans le monde pour apporter un jugement » (Jn 9,39). « Qui croit en lui (le Fils de l'Homme) n'est pas jugé, qui ne croit pas est déjà jugé » (Jn 3,18).

Les conditions du croire ne sont pas explicitées, et l'on pourrait presque penser que c'est inné, que c'est spontané chez certains, et que cela est fermé à d'autres. Une hypothèse : pour croire, il ne faut pas faire de Jésus un objet d'enquête (dans quelle case le mettre ?), mais le laisser devenir sujet d'une rencontre.

Notre disposition à croire est-elle figée dès le premier contact avec Jésus ? Nous verrons heureusement par la suite des personnages qui font du chemin, y compris de nuit (Nicodème, chap. 3). Pour l'instant, qu'il nous suffise de nous poser à nous la question en tant que lecteurs : de quel côté serons-nous ? Ces textes feront-ils signe, pour nous ?

A Cana

La mère initiatrice, et la femme (v. 1-5)

Tout à coup la mère de Jésus « était là ». On ne nous l'avait pas présentée. Pourquoi pas Marie ? Jean nous fait sortir de l'histoire familiale, pour nous faire entrer dans la théologie symbolique. Ce titre n'étant pas explicité par lui-même, il faut regarder ce qui est écrit, ce qu'elle dit et ce qu'elle fait, comment elle se positionne :

- Elle est invitée aux noces, donc elle fait partie d'une communauté villageoise et populaire. Solidaire de cette communauté, et attentive, elle remarque le manque de vin, et s'en inquiète. Par la suite, elle s'adresse aux serviteurs, avec une forme d'autorité ou de familiarité, comme si elle oeuvrait avec eux. C'est une figure représentative de la communauté villageoise. La mère de Jésus est d'abord une fille de son peuple.
- Elle est proche de Jésus, et l'entraîne dans cette histoire. C'est apparemment en fonction d'elle que Jésus est « aussi » invité. Dans un premier temps Jésus est passif, et c'est sa mère qui le pousse à agir. On ne sait pas au nom de quoi : sait-elle plus que d'autres ce dont Jésus est capable, et veut-elle le « pousser » comme une mère pousse ses enfants vers le haut ? Ou bien incarne-t-elle une figure de foi, une figure d'attente dans laquelle chacun pourra essayer de s'identifier ?

Son rôle de mère est donc relié à une insertion dans le peuple, et dans une sorte d'accouchement de la manifestation de son fils. Or Jésus ne l'appelle pas mère, mais « femme ». Nouvelle surprise. On écartera l'idée d'une distance un peu méprisante, ou machiste, ou agacée, car ensuite Jésus agit de bon gré. Etrangement, cette « femme » s'impose au début du récit, puis s'estompe, mais il n'y a pas de mariée.

Quelques indices entraînent vers la symbolisation :

- L'heure dont parle Jésus (v 4), est un temps décisif de révélation. Pense-t-il à cette heure douloureuse qui verra son élévation sur la croix et sa glorification (Jn 13,1 ; Jn 17,1) ? Ou bien cette heure qui précède, et qui est celle de sa manifestation à ceux qu'il rencontre (Jn 4,23 ; Jn 5,25) ? L'heure de la foi, en somme. Une heure qui fait écho au « jour » messianique qu'annoncent les prophètes : « le jour vient... »
- « Faites tout ce qu'il vous dira » fait écho à Exode 19,8 ; Ex 24,7 et Jos 24.24. C'est l'attitude du peuple d'Israël. La mère de Jésus est donc ici associée à la figure du peuple dans l'AT, un peuple qui manque (d'eau, de nourriture dans le désert), un peuple qui se tourne vers son Seigneur et attend l'heure de sa venue.
- Les jarres de purification ; on y reviendra.

Cette femme représente donc quelque chose du peuple, dans son chemin avec Dieu. La noce elle-même est une figure de fin des temps, signifiant l'alliance enfin parfaitement accomplie entre le Seigneur et son épouse Israël (Cantique, Osée, Amos 9,13 ; Es 25,6). Le marié, si discret mais dont tout le mariage dépend, pourrait alors être une figure de Dieu. Selon X. Léon-Dufour, « le récit présente symboliquement les noces de Dieu (évoqué sous la figure du marié) et d'Israël (évoqué à travers la mère de Jésus et les comparses du festin), se réalisant grâce à la présence et l'œuvre de Jésus. »¹

L'ancienne alliance, en souffrance, est désormais accomplie

Ces jarres ne sont pas là par hasard. Jamais, chez Jean. Elles portent ici la place de tout le ritualisme juif, toute l'observance des commandements. Mais c'est comme si elles n'opéraient plus, et le vin manque c'est-à-dire la joie, la plénitude de la communion avec Dieu. On ne peut pas dire plus simplement que l'ancienne alliance est à sec, qu'elle ne peut pas ou plus porter convenablement la promesse que Dieu lui avait confiée.

Les serviteurs les remplissent à ras-bord, et déjà dans cette ardeur on sent la promesse d'une plénitude. On notera que le miracle échappe aux yeux du lecteur : entre le remplissage effectué et le moment où le breuvage est servi, l'eau est « devenue » du vin. En rester au prodige de transmutation des matières liquides, c'est du même coup abandonner toute la symbolique esquissée par le texte. Il faut donc filer encore les symboles. Le rituel, l'ancienne alliance, sont « devenus » porteurs de la joie d'une fête messianique, parce que Jésus est présent.

Comprenons : les jarres de pierre ne sont pas brisées, pour qu'on se serve de nouvelles outres. C'est en puisant dans les jarres anciennes, là où l'on venait de mettre de l'eau, que l'on trouve le vin des noces. Il n'y a donc pas remplacement de l'ancienne alliance par la nouvelle, mais accomplissement par Jésus. La présence de Jésus vient redonner vie et sens aux promesses anciennes.

Au temple de Jérusalem

Plusieurs temples

Dans cette seconde section, le contexte pascal est massif. Proximité de la fête de la Pâque, qui fait peut-être résonner la première mention des 3 jours (v. 1), mais qui surtout va ouvrir une parole de Jésus sur le sanctuaire de son corps détruit puis reconstruit en 3 jours (v. 19). Et bien-sûr la compréhension post-pascale des disciples (v. 22).

Ce qui se joue donc dans le temple n'est pas seulement une purification de type messianique (cf Malachie 3,1-3). Très significativement, Jean ajoute au récit des synoptiques le dialogue sur la destruction du temple, qu'il oriente différemment de l'accusation des faux-témoins en Marc 14,58 : « il en rebâtira un autre ». Jean joue sur différents types de temples.

- La première destruction, c'est celle de la « maison de Dieu », profanée par le commerce que la religion y produit. Les adversaires de Dieu en sont responsables. Cette profanation met en cause la *Shékinah*, la présence du Dieu d'Israël dans le Saint des Saints.

¹ Lecture de l'Evangile selon Jean, tome I, Paris : Seuil, 1988, p. 225.

- La seconde destruction est celle, historique, du temple en 70. Jean écrit après l'événement, qui est dans les mémoires de tous. Il y a une association implicite entre le mauvais usage qui était fait de ce temple et sa destruction (par les Romains).
- La troisième destruction est celle du corps de Jésus, par la crucifixion.

Ce qui est intéressant, c'est que la reconstruction « en 3 jours » ne concerne pas seulement le troisième temple, mais aussi le premier. La résurrection de Jésus est une forme de reconstruction de sa présence. Mais cette présence n'est pas seulement une consolation pour ses disciples, c'est un nouveau temple pour tous, où peut se réaliser désormais le véritable culte. Après 70, les Juifs déplaceront la *Shékinah* du temple disparu à l'étude de la Torah ; les Chrétiens, eux, la déplaceront dans la personne même de Jésus, objet de l'adoration.

Suivons X. Léon-Dufour² : « A Cana, le vin donné provenait de l'eau versée dans les jarres de l'institution juive, ici le temple d'Israël va être restauré. L'évangéliste montre encore une fois que le don de Dieu à Israël n'est pas supplanté par la nouveauté qu'apporte Jésus. » Ce qui est supplanté, par contre, c'est le positionnement des adversaires de Jésus, qui ne croient pas.

Mémoires de disciples

Deux mentions aux v. 17 et 22 se répondent, ou plutôt se complètent.

- Au v. 17 les disciples font simplement une interprétation messianique du Ps 69, au sujet de Jésus et avant même sa mort. Le psaume évoque certes la mort possible, et la dévoration ouvre ce champ de la Passion. Cette interprétation est importante, c'est celle que font les pèlerins d'Emmaüs et avec eux tous les premiers chrétiens qui cherchent à valider dans les Ecritures la façon si inattendue par laquelle Jésus a été un Messie souffrant. Mémoire démonstrative, exégétique, apologétique.
- Mais cette première mémoire est enrichie par une seconde : la mémoire pascale (v. 22). C'est une mémoire d'après-Pâques, où tout à coup les paroles et gestes de Jésus prennent un sens nouveau. Et l'objet de la mémoire n'est plus seulement l'Écriture (laquelle ? La fin du Ps 69 ?), mais aussi la Parole de Jésus. Un ancien et un nouveau testaments...

Les deux récits de ce chapitre fonctionnent donc comme une sorte de « prototype des signes », une grille de lecture qui fonctionnera pour les autres signes de Jésus. Jésus est bien plus qu'un rabbi, ou qu'un prophète, il aspire à lui les attentes du peuple et accomplit une présence particulière de Dieu parmi les hommes. Les anges du ciel montent et descendent sur Cana et sur le temple.

² Id. p. 261